

## La Sprée

### 6 – à Berlin les clubs de la Sprée combattent le „devenir adulte“

De [Silvia Perdoni](#)



Foto Markus Wächter La vie bourdonne sur les rives, l'eau s'étend indifférente, comme un miroir.

Les clubs et les parties sur la Sprée ont transformé Berlin en une ville affamée de vie. Mais comment protéger ce trésor du passé de la gentrification, de la disneyfication et – peut-être le plus dur – du vieillissement ?

Un petit groupe d'italiens regarde l'eau et ne se rappelle absolument pas comment c'était avant. Tous étaient déjà venus ici, mais ça fait un bout de temps. « Là en face, il y avait le Chat Holzig », dit l'un d'eux en montrant la tour en briques sur l'autre rive de la Sprée. « Nooo, là-bas où il y a la grue, c'était le Kiki Blofeld », pense un autre. Une jeune femme avec un épais trait d'eye-liner montre le club de l'autre côté de l'eau. « Qu'est-ce que c'est maintenant ? Le Lichtpark ? » La brume s'étale dans le ciel nocturne, des faisceaux de lumières errent au-dessus de la cime des arbres, et l'on entend les gens là-bas hurler.

L'italienne se trompe: le club en Open-Air ne s'appelle plus le Lichtpark, mais la Rampe. La grue se tient à côté de bâtiments neufs. Et le Chat n'est plus 'holzig' (*couleur bois*), mais bleu. A deux heures et demie en cette nuit de fin de semaine, le petit groupe esquisse en quelques phrases toute l'histoire turbulente de ce morceau de la Sprée entre le Michaelbrücke et l'Oberbaumbrücke.



A gauche :  
Michaelbrücke  
A droite :  
l'Oberbaum-  
brücke



Ils sont assis sur l'estrade de l'Agnes, le bateau en bois, ancré sur la Sprée à Friedrichshain devant le Chat Bleu. Des bouées de sauvetage ornent la rambarde, les petites lampes multicolores éclairent ici et là, dans des filets à côté de la carcasse se vautrent des jeunes gens qui regardent les étoiles. La nuit est douce. Sur l'Agnes se rencontrent ceux qui veulent faire une courte halte. Leurs vêtements collent, Juste avant, ils se trémoussaient sur la piste de danse du Beat. Quelques-uns fument, d'autres boivent à la bouteille et regardent l'eau.

### Une histoire qui peut se défendre

Là dehors, la discussion porte souvent sur les investisseurs, l'offensive de construction Mediaspree et la résistance des clubs. Sur ce qui était, sur ce qui est. Sur le Bar25 qui occupait le terrain jusqu'au moment où le propriétaire d'alors, la BSR (*Berliner Stadtreinigungsbetriebe = société de nettoyage de la ville de Berlin*), en 2010 a tiré un trait dessus. Sur son successeur le Chat Holzig qui a fait pleuvoir pendant deux ans et demi des confettis sur l'autre rive et s'est attribué le terrain pour y installer le Chat Bleu. Sur toutes les fermetures et créations de locaux. Ou, comme dans le cas des italiens, sur un mélange diffus de tous ces faits. Celui qui écoute les discussions sur l'Agnes, sent que l'histoire des clubs au bord de la Sprée est toujours une histoire qui pouvait se défendre. Que ça vaut le coup ici de la protéger.

### L'histoire des clubs près du Michaelbrücke



2007 : le Bar25 au bord de la Sprée est une légende. Fondé en 2004, porté à la renommée mondiale grâce à ses fêtes sauvages durant des jours entiers. Mais la vie des jeunes est en danger, les clubs doivent céder devant le projet d'investissement Mediaspree.



2008 : La résistance s'organise. Les critiques déplorent une densité de population énorme qui ne laisse pratiquement pas d'espaces libres. Dans une pétition citoyenne, la plupart votent contre le Mediaspree. Bien que la pétition soit sans valeur, les politiciens s'éloignent à petits pas des décisions originelles.



2010 : C'en est alors terminé pour le Bar25. Le propriétaire du terrain, la BSR, veut vendre la parcelle au plus offrant. L'adieu se fera naturellement dans une fête retentissante qui durera plusieurs jours.



2011 : Même le Kiki Blofeld, le bar sur la rive en face du Bar25, doit fermer après sept années d'existence. Une fusion d'investisseurs ,Spreefeld' veut y construire des maisons.



2011 : Mais il y a de l'espoir. Certains anciens du Bar25 ouvrent, pas loin du Kiki Blofeld, dans une vieille fabrique de savon, le nouveau Chat Holzig. A nouveau, les parties sont encore plus folles que n'importe où sur la planète.



2014 : Ici aussi, après deux ans et demi, c'est fini – mais cette fois, ce n'est pas une mauvaise nouvelle. Car les exploitants ont pu reconquérir de l'ancien Bar25 grâce à l'aide d'une caisse de pension suisse et ils y planifient déjà le projet Holzmarkt.



2014 : Le Holzmarkt doit être un village créatif avec des logements pour étudiants, un restaurant, des jardins communautaires et des ateliers. Et bien entendu un club sur le terrain du vieux Bar25 !

Foto: Isabella Galanty



2014 : En août, le Chat Bleu ouvre. On retrouve un peu de ce qui faisait la renommée des prédécesseurs : un ensemble de charmantes alcôves en planches, la vieille enseigne de rue, le feu de camp, les sofas et les petites lampes. Et la griserie. Tout est bien qui finit bien, pas ? Cela maintient Berlin bien dans les étoiles.

Marco trouvait le Bar25 mieux que le Chat Bleu, dit-il. De toute façon, il y a moins de clubs et plus d'aires de jeux. Le jeune de 33 ans avec tous ses tatouages ne veut donner que son prénom. Il vient de Milan et vit à Berlin depuis cinq mois, avant il y venait parfois en touriste. Pourquoi il s'est installé ici ? « Mon amie m'a quitté au bout de onze ans. Alors j'ai pensé ... » Marco hausse les épaules, ricane, « ...à quoi bon : Berlino ! »

Le Chat Bleu attire des gens comme Marco : des gens qui fuient, qui cherchent, des aventuriers, des rêveurs, des tarés. Les filles portent des hot pants en cuir et des vestes en peau, partout on voit des rivets, des mailles filées, des mi-bas, des ailes d'elfes et des nombrils. Celui qui semble trop ordinaire court le danger de e faire remonter les bretelles par la videuse mal embouchée ; ce sera pareil pour celui qui ne connaîtra pas les DJs de service. Personne ne doit entrer dans le seul but de raconter le lendemain qu'il était au Chat Bleu.

On y va pour la musique, on y va pour l'ivresse. Pour la danse, pour le braillement. Pour le contraire de la routine journalière, pour le contraire du devenir adulte. Aujourd'hui, où le combat contre les investisseurs est balayé, où le terrain est loué pour des dizaines d'années et où bientôt le Club fera partie du village créatif Holzmarkt, le Chat protège quelque chose qui est peut-être le plus difficile à protéger : son unicité. Sa jeunesse.

### Un décor écrasant de Disneyland

A quelques kilomètres en remontant la rivière, sur l'île de Lohmühl, Felix est appuyé contre le mur et observe son bébé. C'est ainsi qu'il nomme l'Ipse, le club ici. Felix a 29 ans et n'a pas le type Chat Bleu. Il porte un T-shirt et des jeans, les cheveux lui tombent sur les épaules et il ne donne pas non plus son nom. Felix ne cause pas beaucoup du club, de toute façon jamais avec les médias. « La gentrification, ceci, cela », on sait bien « que c'est un entourage dangereux. » Félix a damé le sol avec quelques autres il y a deux ans et demi, depuis un an ça s'appelle l'Ipse. Si les clubs en plein air du début des années 2000 étaient des sortes de hangars en bois, à l'Ipse on voit le ciel de partout. Il n'y a que la couronne des arbres qui le cache par ci ou par là – et aussi l'immense lustre qui tourne au-dessus de la piste de danse.



Éclairage : à l'Ipse, tout se joue sous le lustre

Foto: Markus Wächter

Sous le lustre, les gens se pressent, des ballons passent d'un danseur à l'autre, un peu partout des cierges magiques lancent des éclairs. Des passerelles sur le bord de l'eau pendent des pieds, la lumière multicolore tombe entre les feuilles et dessine des ombres de palmiers sur les murs de l'ancien poste frontière, de l'autre côté du cours d'eau. Les rives de ce bras de rivière, qui marqua pendant un temps la frontière avec la RDA et que le revêtement transforma en déversoir sale, ces rives donc tremblent durant chaque fin de semaine. Les clubs et restaurants encerclent l'eau, « on se croirait en Thaïlande », dit un homme à un copain. Les langages et les sons se mêlent, quelques noctambules se sont mis sur leur trente et un, d'autres ressemblent à des zombis après tant d'heures de veille. A l'avant, sur le pont, des dealers susurrent « Ciao Bella, veux-tu quelque chose ? »

Quelques berlinois évitent le canal. Ils parlent d'une Disneyland party qui ne cherche à attirer que les gens qui recherchent le particularisme, plutôt que de l'y amener. Un Disneyland qui, par des manœuvres d'intimidation, congèle la jeunesse et la transforme en un vague monument. Est-ce pour cela que Felix ne veut pas se prononcer, pour ne pas attirer encore plus d'Easyjetter\* ? « Nous ne voulons pas brûler le lieu », dit-il. « Berlin vit du tourisme.

Si les gens sont cool, c'est égal d'où ils viennent. » Felix veut diriger son club tranquillement, le remplir seulement à moitié avec un DJ inconnu, plutôt que d'attirer des masses de gens avec un DJ célèbre. Plutôt une info d'un copain qu'une recommandation sur un guide touristique. Felix tient une main protectrice sur tout ce qui s'échappe de l'Ipse.

## La banlieue s'épanouit

Au bout du terrain, depuis peu, un bus rouge à deux étages est garé. Il renferme un bar et de nouveaux jeux de lumières sont prévus. Pendant la journée, l'équipe y bricole et visse, l'Ipse s'agrandit. « C'est mauvais de végéter », dit Felix. « Nous voulons toujours marquer de nouveaux tournants. » Le changement à l'inverse de la pétrification : on veut conserver la jeunesse, et non pas en devenir un monument du souvenir.

Être jeune – cela signifie peut-être aussi une fois dans sa vie tituber sur une scène dans un maillot de corps détrempé et souffler bêtement en ricanant pour faire des bulles de savon. Comme cet homme qui ce soir se tient au milieu d'un champ à Spandau. D'un côté le champ est limité par des arbres et des buissons, de l'autre côté la Sprée. Environ deux cents hôtes sont assis sur l'herbe et écoutent un chanteur. Par Facebook, ils ont entendu parler d'une partie en plein air. Ils sont sortis de la gare et ont suivi les autocollants comme pour un jeu de piste. Dans des hamacs, les gens se balancent, beaucoup sont pieds nus, de la poussière étincelante sur la figure et l'un d'eux jongle avec des quilles lumineuses

Raphael, un belge de 28 ans en culotte bouffante, a organisé la soirée en plein air. Il court par-ci, par-là, visse ici, babille là, examine le générateur de courant, enlace chaleureusement des amis. Il aime ce qu'il fait ici.

« La musique m'apporte les instants les plus forts », dit-il. « Surtout l'électronique. » Raphael vit depuis quatre ans à Berlin, mais il connaît la ville depuis plus longtemps. « Je suis venu ici pour la première fois en 2008 au Tresor (discothèque), au Berghain (club techno), au Golden Gate (club minimaliste électro). Mais ce que je préfère, ce sont ces folles Raves confidentielles – dehors, Berlin est vert, a du Space. » Raphael raffole de cette époque-là, quand les restes de l'anarchie des années quatre-vingt-dix se faisaient encore sentir et avait développé la musique électronique. « Nous avons fait des fêtes en plein air au bord de la Sprée, au milieu de la ville. Dans une fabrique de glace de Kreuzberg ou sous l'Elsenbrücke, quelques DJs connus ont acquis là leur réputation. Aujourd'hui, il y aurait immédiatement une descente de police. » Les Open-Airs se sont retirés en banlieue.

Peu après, une visite s'annonce. Devant sur le sentier, la police est là. Raphael doit s'en occuper. Légalement, les parties en plein air non enregistrées sont considérées comme 'jouissance spéciale' de l'espace public – elles sont illégales. La commission des clubs de Berlin, syndicat des organisateurs de parties, estime que chaque week-end il peut y en avoir une trentaine. Le bruit gêne les riverains. Des détritiques restent éparpillés un peu partout, bien que beaucoup d'organisateur font le ménage péniblement. Les aires de fête officielles doivent apporter un apaisement du conflit. Dans Spandau, la commission des clubs négocie justement avec l'arrondissement pour qu'en automne, les premiers Open-Airs légaux aient lieu.

« Ce serait un pas en avant », dit Raphael. Il est revenu, les policiers ont disparu. La partie ici n'incommoder personne. Pas non plus, quand la musique vers minuit se devient électronique. « Les Open-Airs libres, donc sans ticket d'entrée, sont importants pour la ville. Ils rassemblent des gens indépendamment de leur richesse, des jeunes organisateurs peuvent acquérir de l'expérience. C'est la culture qui a caractérisé Berlin et qu'on doit défendre. »

Si on demande à Raphael, qui travaillait dans une firme d'art graphique, pourquoi il est venu à Berlin, il répond en montrant un livre. Il avait eu une offre d'emploi au Luxembourg puis avait lu « Lost and Sound », l'histoire de « Berlin, la techno et l'easyjetset » de Tobias Rapps ; une déclaration d'amour avec la subculture au bord de la Sprée : « Le livre parle des bons moments, mais aussi de la gentrification. » Raphael réfléchit. « Je me rappelle quand ma décision a été prise, au moment où j'ai lu cette petite phrase. » Il regarde autour de lui, regarde la fête qu'il a organisée et dit ce qu'il avait lu : « Qui sait pendant combien de temps encore. »

*\*Easyjetter: Un terme d'argot dérogatoire, principalement utilisé au Royaume-Uni, pour décrire des femmes en vacances avec "des jupes serrées et des mœurs relâchées" qui s'engagent dans des rapports sexuels occasionnels et au comportement promiscu. (Elles sont arrivées par le jet ("Easy Jet"), elles sont faciles, elles sont bon marché. Et après deux ou trois jours au bord du bassin certaines d'entre elles sont même devenues sages aussi.*